

Desjardins injecte 300 000 patates dans les études québécoises à McGill

# La tentation d'exister

FRED MÉRAND

Le tarissement du financement universitaire est une des nombreuses pathologies de la crise fiscale de l'État. Dans un contexte que l'on qualifie, euphémistes, de rationalisation budgétaire, l'avenir des petits départements se fragilise d'année en année. C'est pourquoi il est tentant de solliciter la participation du secteur privé afin de redorer leurs faméliques coffres.

L'évolution récente du Programme d'études sur le Québec de McGill (PÉQ) en est un exemple patent. S'incarnant dans un programme interdisciplinaire bilingue, les études québécoises n'offrent pas de curriculum complet, mais constituent plutôt un centre de recherche et de coordination des différentes instances préoccupées par la société québécoise. Un des trop rares gués entre le « bastion anglais » et la communauté francophone, le PÉQ est, malgré ses fort modestes moyens, également une des entités académiques les plus productives de la Faculté

des arts.

Par définition, une telle structure est soumise aux aléas de la planification budgétaire annuelle de l'Université. Implacable fatalité : le PÉQ perd son unique employée administrative, sacrifiée sur l'autel d'un dégraissage aveugle à la sauce mcgilloise. Ce qui signifie une réduction du budget d'opération du programme au quasi-néant. Que faire ? Le professeur Alain Gagnon, directeur du PÉQ, approche le Mouvement Desjardins, espérant y trouver une source de financement stable et conséquente. La célèbre institution coopérative agréa : 300 000 beaux dollars seront versés sur cinq ans, ce qui permet au module de survivre, avec, a fortiori, une marge de manoeuvre relativement confortable.

Alors on organise une grande fête. Le P.D.G. de Desjardins Claude Béland et notre principal favori Bernard Shapiro dansent une valse ensemble, se déclarent leur amour mutuel, etc. Grâce au soutien financier de Desjardins, le PÉQ

pourra poursuivre ses activités d'enseignement, de recherche et de documentation. Son champ d'action sera étendu. Une collection (« Débats ») orientée vers les études québécoises sera créée aux éditions

Québec/Amérique, de même qu'une revue académique, les *Cahiers du Québec*. Desjardins décernera également un certificat au mérite. Par ailleurs, un poste de professeur invité sera instauré : Daniel Chartier en sera le premier bénéficiaire et donnera, dès la session d'hiver, un cours sur « La littérature nationale au Québec et l'apport des immigrants ». Finalement, un colloque sur la jeunesse québécoise sera organisé en février, et un cycle de *Grandes Conférences Desjardins* - en français à McGill ! - est mis en place : la première, doctement menée par Bettina Bra-

dbury, eut lieu le 3 novembre. La prochaine nous donnera au mois de mai l'occasion d'entendre l'essayiste français Alain Finkielkraut, qui traitera de « Citoyenneté, Nation et Mondialisa-

cherche mais de son orientation ?

C'est que l'université se soumet toujours davantage aux lois du marché, tente de se rapprocher des groupes possédant le capital financier nécessaire

à ses recherches aux coûts exponentiels, bref, s'inscrit dans une logique d'adaptation idéologique aux exigences du secteur privé. Jusqu'ici, la recherche scientifique jouissait d'une certaine autonomie face aux pressions des puissants. En se finançant à l'extérieur des circuits traditionnels étatiques, l'université doit accepter que, même s'il n'y a pas interférence directe dans la démarche scientifique, ses

priorités seront désormais dictées par la volonté des donateurs.

Pourquoi accepter cette marchandisation de l'enseignement ? « C'est une question de survie », nous répond Alain Gagnon, conscient du problème. Certes. Mais quelles seront les conséquences à long terme de telles pratiques de financement ? Terrible dilemme. Le PÉQ a eu l'indicible chance de se trouver un partenaire respectable qui lui permettra de s'imposer comme centre de recherche reconnu. Mais qu'en sera-t-il lorsque les sources de financement seront uniquement capitalistes et ne subventionneront que les facultés de gestion et de génie ? Ne sera-ce pas, pour reprendre l'expression du prochain conférencier invité par le PÉQ, Alain Finkielkraut, la « défaite de la pensée » ?



LA SUBVENTION DE DESJARDINS. LE SEUL MOYEN POUR LES ÉTUDES QUÉBÉCOISES DE SURVIVRE À McGill ?

QUE LA VIEILLE POUR LES AUTRES DÉPARTEMENTS DANS LA FACULTÉ D'ART DE McGill ?...

tion ».

Tout cela est fort bien. Le doyen de la Faculté des arts, Carman Miller, se gargarise d'ailleurs d'éloges auto-proclamant l'ouverture et la rigueur d'une institution stratégiquement placée aux confluent des deux cultures nationales... Personne ne doute de la vénérable tradition académique de notre jolie université, et encore moins de la valeur du PÉQ. Il n'empêche que ce substantiel subside ne fait que pallier au retrait subtilement camouflé de McGill : sans l'apport de Desjardins, les études québécoises ne seraient, par faute de ressources financières, restées qu'une pieuse intention.

Il est peu probable que Desjardins nuise à l'objectivité scientifique des chercheurs du programme. Alain Gagnon nous rassure à ce sujet : « Desjardins ne peut exercer de pression. Nous avons les coudées franches. » Et le mouvement s'ingérerait-il en favorisant le développement d'études sur les vertus de la coopération que cela ne serait pas pour chagriner les lecteurs du *Daily*. Non. Le mal est ailleurs : peut-on laisser à l'entreprise privée le droit d'influencer les choix d'un réseau universitaire supposé être à l'abri des intérêts corporatistes ? Pourquoi l'*Institute for Canada*, soutenu par tout ce que la fédération compte de capitalistes douteux, croûte-t-il sous des tonnes de fric alors que les études africaines sont chaque année menacées de disparition ? Pourquoi cette disparité arbitraire grandissante dans le financement des programmes, établi non plus en fonction de la valeur de la re-

# Espace réservé... aux femmes

NATASHA CLOUTIER

Situé au local 423 de l'édifice Shatner, le Women's Union est un endroit tranquille et sympathique où la gent féminine de McGill peut se retrouver, discuter et prendre une tasse de quelque chose de chaud en compagnie de semblables. C'est également un endroit où les étudiantes peuvent consulter d'autres étudiantes, qui, bénévolement, donnent de l'information touchant la spécificité féminine sur le campus.

Les femmes à McGill font toujours face à de nombreux problèmes. Qu'il s'agisse d'harcèlement sexuel, de se rendre à la maison en toute sécurité et autres problèmes de santé, il ne fait pas de mal d'offrir des suggestions et conseils à celles qui pourraient en avoir besoin. Mettez-vous, par exemple, à la place d'une étudiante seule et jeune, loin de sa famille dans le tourbillon étudiant qui peut être McGill au début d'une session.

Si jamais quelqu'un du sexe féminin

ou masculin avait un besoin urgent de se procurer de la contraception et ce, probablement sous la forme d'un condom, il est possible de le faire à prix modique entre 11h00 et 16h00, lors des heures d'ouvertures officielles du Women's Union. Cela peut aussi sembler superflu pour plusieurs, mais il reste que trop de jeunes aiment jouer avec leur santé, prenant encore d'énormes risques.

Le Women's Union est aussi un parfait exemple d'un lieu où tout zce qui concerne les femmes n'est pas toujours relié à la controverse ; ici c'est la conversation avant tout qui règne. Maggie, une des bénévoles explique que le Women's Union s'est formé en 1925 et avait pour but d'aider les femmes étudiantes à McGill. Il faut concevoir qu'à une telle époque, peu de femmes étaient étudiantes à l'université et qu'une telle association leur permettait de se serrer les coudes entre femmes. Ainsi, elles pouvaient se retrou-

ver dans un endroit plus serein pour prendre congé de l'environnement oppressant de l'époque.

Une chose qui ne change pas c'est de savoir que les femmes aiment se réunir dans le but de faire autre chose que de la polémique malgré que pour certains et certaines, il semble difficile de le concevoir, surtout à McGill. Contrairement aux autres associations et groupes d'intérêts particuliers sur le campus regroupant en majorité des femmes, le but du Women's Union n'est pas de revendiquer des droits ou quoi que ce soit de ce genre.

Il est possible que dû au fait que l'organisme ne soulève pas de controverse, cette association semble plutôt effacée et pourrait-on presque dire pas nécessaire à la vie étudiante. Au contraire, les femmes de McGill ont aussi besoin de se reposer de leur environnement d'études, comme le faisait ces consœurs au début du siècle, même si aujourd'hui, la réalité a bien changé.

## Sommaire

Jérôme se prend pour un columniste.....p.2

Éditorial:  
L'AEUM fait des siennes.....p.3

Culture:  
Stercolab, rats de console.....p.5

Entrevue:  
Natalie Choquette.....p.6





**Cette semaine,  
Jérôme**

**se prend pour un columniste**

## De confusion et de pornographie

JÉRÔME LUSSIER

Quel meilleur titre que «pornographie» pour faire lire un article? Aucun, à moins d'être encore plus explicite et d'y aller carrément d'un vulgaire *Sexe. Porno*, déjà, ça fait plus acceptable, plus comestible (sans jeu de mots), ça fait penser à industrie, économie, emploi, cinéma... Tout le monde peut toujours glisser le mot «porno» dans une conversation sans avoir l'air trop préoccupé par la chose, comme si on parlait d'un concept abstrait duquel on était détaché. Pornographie, Taux d'intérêts et Linguistique. Sauf qu'entre vous, moi et ces lignes, on parle quand même d'exploitation du sexe, de dégradation de la femme, d'acteurs dont l'emploi consiste à baiser des inconnus pour de l'argent, et d'un public de voyeurs qui vont assouvir leurs phantasmes en achetant les seins ou le pénis d'un autre. Désolé.

Désolé pour ceux - comme les médias montréalais de la dernière semaine - qui tentent de banaliser la chose, d'établir une étrange distinction entre porno de bon et de mauvais goût. Qu'est-ce que de la pornographie de bon goût? Des salaires élevés et de la baise de château? De plus grands lits, peut-être? Barbie et Ken sans leurs habits de soirée? Si l'on en croit les propos de M. Dorcel, producteur de films français du genre, le «bon goût» s'oppose aux films d'amateurs à petits budgets, tournés en vidéo. Comme quoi, plus c'est réaliste, moins c'est bon.

De l'autre côté (ou est-ce du même?), tous les journaux montréalais jouent les hypocrites en «dénonçant» cette «industrie». En première page, photos à l'appui. Difficile de trouver meilleure publicité. Le sexe vend, et les médias veulent leur part eux aussi. Au cinéma, ces temps-ci, on nous passe *Boogie Nights*, ou l'exposition du côté «humain» de ce dur métier de star du cul. Comme quoi on peut se vendre et être comme tout le monde. Ne le faisons-nous pas tous de toute façon?

La grande différence, celle qui crève nos yeux fermés, c'est que toute l'industrie pornographique est basée sur un postulat plus que douteux que toutes les autres sphères sociales s'emploient à détruire. Pour tolérer la pornographie, de nos jours, il faut être dualiste. Au sens cartésien du terme. Il faut croire au «corps» et à l'«âme» comme entités distinctes. C'est ce qui permet de vendre son corps comme vulgaire marchandise (évaluée sans doute en terme de

volume et de longueur) et de garder son «âme» intacte. «Quand on me défonce par tous les trous, ce n'est pas vraiment moi, c'est mon personnage». Ah, c'est pour ça...

C'est pour ça qu'on ferme les yeux sur le malaise que crée la prostitution filmée (parce que c'est bien ce que c'est, non?) Parfois on appelle ça de l'art ou de la musique (*Rockbitch* vient de donner son show à Montréal), parce que de dire franchement qu'on se vend est encore tabou. On veut pouvoir se rincer l'oeil sans assumer qu'on participe à du trafic d'êtres humains, à une illusion mensongère. On veut se faire croire que les actes sont indépendants de leurs intentions, qu'on peut se faire enculer sur scène tous les soirs et être, le reste du temps, une personne équilibrée, bien dans sa peau, avec un copain ou une copine, qui vivra heureuse très longtemps et aura beaucoup d'enfants. Voilà le conte de fée de la pornographie.

La réalité, c'est que les gens sont dans leur corps, qu'ils le veulent ou non. C'est pour ça que, paradoxalement au fait qu'on tolère la pornographie, on condamne le viol, qui ne laisse pas nécessairement de traumatisme physique. Agresser le corps, c'est également agresser la personne: les deux sont indissociables. (Évidemment, la notion de consentement entre ici en jeu. Très brièvement, notons que si le consentement devient le seul critère moral, il faut permettre le duel, interdire l'avortement, abolir toute hiérarchie, fixer des lois spécifiques pour chaque individu, etc. Bref, il semble nécessaire, en société, d'avoir recours à d'autres principes que celui du seul consentement.)

Je ne cherche pas à condamner la pornographie. Elle me dégoûte, je la trouve indigne de l'être humain, mais je ne crois pas pouvoir trouver tous les arguments philosophiques irréfutables nécessaires à son abolition. Le marché existe, tout le monde en fait malheureusement partie, et c'est tout ce qui la fait vivre. Mais je refuse la voile dont on la couvre. Je ne peux accepter de la voir travestie en mythe du jeu anodin. Je crache sur les euphémismes tordus dont on l'affuble, sur le mensonge qui la justifie. J'ai encore l'idéal d'une correspondance entre actes et sentiments, entre corps et esprit, et je ne le nierai pas pour calmer ma conscience, pour me dire qu'au fond «y'a rien là» et que «personne ne fait de mal à personne». Parce qu'à partir du moment où on dissocie l'amour de ses manifestations, il ne reste plus grand-chose de vrai dans le monde.

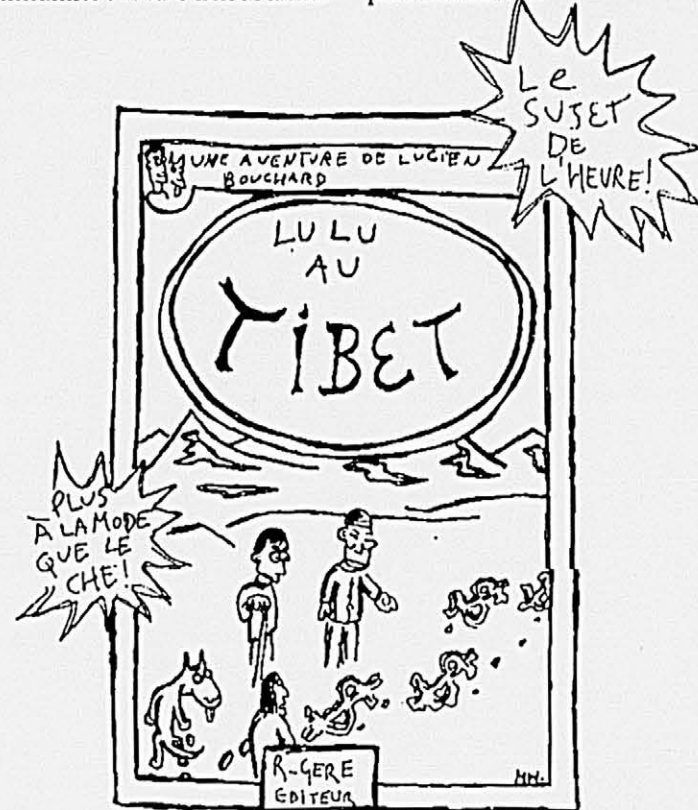
### COMMENTAIRE

## Les médias me tuent

ÉTIENNE BIENVENU

Avez-vous lu les journaux dernièrement? Avez-vous vu le déluge de caricatures et d'éditoriaux abrasifs au sujet de la visite de Lucien Bouchard en Chine? Martineau, Scowen, tous le même refrain: «en tant que séparatiste, va-t-il avoir l'intégrité de dénoncer l'occupation brutale du Tibet par le régime communiste»? Va-t-il nous lâcher

litant pour la libération du Tibet ont accumulé en vingt ans! Depuis peu, même des grands noms de la mode ont joint la parade en organisant des défilés-bénéfices pour cette cause tout-à-fait *fashion*. Bref, le grand cirque est en ville et, comme dit si bien Caroline De Laronde dans son article du *Voir*, «Miroir, miroir, dis-moi qui est le plus militant?».



un p'tit «Vive le Tibet libre!»? Ils savent tous qu'il n'en fera rien, pour une pléthore de bonnes et de mauvaises raisons, mais on dirait qu'ils ne peuvent s'empêcher de critiquer. Un réflexe quoi...

Parfois, souvent, les médias m'énervent. Cette industrie est capable d'engloutir les causes les plus nobles, d'engluer les débats les plus cruciaux pour plaire, pour intéresser, pour divertir, pour vendre. Les nouvelles, l'«information», c'est d'abord un produit que l'on achète et que l'on consomme. Sans même prendre le temps de digérer. Encore moins de réfléchir.

Tout comme l'Éthiopie en 1984, le Tibet est la cause à la mode des années 90. L'acteur Richard Gere et Adam Yauch des Beastie Boys (deux Américains, évidemment) ont commencé le bal en 1993 et depuis, le monde des médias ne cesse d'en remettre. Depuis trois ans, deux ou trois films des *majors* ont envahi nos écrans, le plus récent étant *Seven years in Tibet* avec le beau Brad Pitt. Partout on veut capitaliser sur l'intérêt grandissant du public pour cette culture mystique et menacée. Anecdote savoureuse: l'argent qu'a investi Hollywood dans ses films dépasse largement ce que les organismes mi-

Mais oui, il y a certainement des effets positifs à tout ce pathos planétaire. Thubten Samdup, le fondateur du Comité Canada-Tibet, estime que chacune de ces célébrités engagées font grossir les rangs des militants bénévoles et que chacun des films équivalent à dix ans de travail. Certes, certes...

Mais j'ai parfois peur qu'au lieu d'un bûcher qui s'allume pour dénoncer et accueillir les coupables, le butane médiatique ne transforme tout ce qu'il imbibe en futile feu de paille. Les médias agissent souvent comme les stars dont ils dépendent. Ils ne s'intéressent vraiment qu'à eux-mêmes. Ils s'écoutent parler, ils se mettent tous d'accord sur l'opinion à suivre. C'est peut-être l'industrie la plus narcissique qui soit.

J'ai peur que d'ici cinq ans, la cause ne se noie dans la distorsion de l'information. Le Tibet rejoindra l'Éthiopie et le Rwanda au cimetière des échos médiatiques.

Souvent, je me sens impuissant, empêtré et désorienté par le babillage 24 heures sur 24 qui inonde nos ondes. Condamné à y participer (ce texte en est l'aveu), j'ai bien peur que moi aussi, les médias ne me tuent.

LE MCGILL DAILY FRANÇAIS TIENDRA LES ÉLECTIONS DE SON ÉQUIPE ÉDITORIALE LE 25 NOVEMBRE PROCHAIN. LES POSTES SUIVANTS SONT OUVERTS :

RÉDACTION EN CHEF  
RÉDACTION CULTURE  
RÉDACTION NOUVELLES

LES CANDIDATURES SERONT AFFICHÉES DÈS LE 21 NOVEMBRE AU LOCAL DU DAILY.



## L'AEUM S'OCCUPE DE CE QUI NE LA REGARDE PAS

MAGALI BOISIER

À plusieurs reprises au cours de leur histoire, le McGill Daily et le McGill Daily français ont eu à défendre ardemment leur indépendance et leurs lignes d'idées. L'intolérance des uns, la frustration des autres et l'avarice des derniers ont su créer au fil des années un véritable archarnement contre notre publication.

C'est dans le cadre de cette étrange tradition que, jeudi dernier, le McGill Daily a affronté pour la seconde fois en moins de six mois les foudres de l'association étudiante de McGill (AEUM).

En effet, en mai dernier, le conseil de l'AEUM et l'association des étudiants en génie (EUS) avaient déjà déposé une motion pour supprimer la modique somme de 3,35 \$ incluse chaque semestre dans les frais de scolarité pour le bon fonctionnement du journal. Selon les instigateurs du projet, chaque étudiant devait être à même de pouvoir récupérer sa contribution s'il le jugeait nécessaire. L'initiative n'avait pas été à l'époque couronnée de succès. Mais jeudi dernier, l'AEUM est revenue à la charge. Consciente de l'atteinte portée ainsi à son indépendance et une fois encore, prête à défendre l'intérêt de ses lecteurs, l'équipe du McGill Daily s'est alors rendue en force à la réunion du conseil. La grande mobilisation du journal n'a pourtant pas déplu aux « représentants » des étudiants qui ont aussitôt entrepris de faire de ces retrouvailles une formidable mascarade.

Afin de conserver leur public jusqu'au bout, ils ont tenu à conserver la motion incriminée en dernier point de l'ordre du jour. Visite du principal Shapiro, compte rendu détaillé du plan de santé de McGill, nouveau budget de l'AEUM, le tout enrobé de discussions outragées et de complexes modifications à l'ordre du jour. Rien ne nous a été épargné, pas même, trois heures plus tard, le changement sans préavis de la motion concernant le Daily. On nous imposait maintenant de choisir entre voir le problème présenté au conseil des gouverneurs ou modifier nous-mêmes notre constitution afin de rendre le McGill Daily davantage redevable aux étudiants. Évidemment, la discussion s'est arrêtée là. À nous de revenir à la prochaine réunion pour renouveler ce cirque une nouvelle fois. À ce point, il était clair, au cas où nous ne l'avions pas compris plus tôt, que l'AEUM se payait véritablement notre tête!

Mais le plus grave reste le cas d'ingérence que constitue la demande du conseil. Sous couvert du bien-être des étudiants, l'AEUM demande, tout simplement au McGill Daily, indépendant de sa gouverne, de modifier sa constitution en vue de la rendre plus démocratique! Ne s'agirait-il pas plutôt de faciliter ainsi le contrôle éditorial de la publication?

Dix points ont été soulevés par le conseil qui ne semble pas conscient de l'inraisemblance de ses remarques. L'AEUM accuse en effet, en ce moment, le daily de ne pas res-

pecter une démarche démocratique en utilisant un conseil juridique différent du sien. Pourtant si le daily s'est aujourd'hui constitué son propre conseil juridique, ce n'est pas par mépris des démarches administratives traditionnelles mais bien parce que l'AEUM, elle-même, lui a refusé, en début de session, la permission d'utiliser le sien.

L'AEUM tente vraiment d'instaurer un contrôle serré sur les affaires du journal et fait preuve dans ses conditions d'une réelle mauvaise foi. Selon elle, le quorum pour l'assemblée générale annuelle du Daily ne devrait pas être inférieure à 200 personnes pour la validation des décisions. Comment accepter une telle condition lorsqu'aux précédentes assemblées, moins de dix personnes se sont montrées? Comment l'AEUM compte-t-elle constituer, selon sa propre réclamation, un quorum minimum de 11 personnes pour toute réunion de production? Est-ce raisonnable d'imposer ce type de condition au McGill Daily Français au risque de priver les 20 % francophones de McGill de leur journal la semaine suivante? Limiter la liberté pour les francophones de s'exprimer dans leur langue n'est pas à notre sens une démarche visant à une meilleure démocratie.

Mais l'AEUM ne semble pas vouloir véritablement développer une plus grande équité pour tous. Que nous envisagions la première ou la seconde hypothèse, le problème revient au même: l'AEUM se mêle

de ce qui ne la regarde pas et tente de contrôler la ligne éditoriale du journal. Elle voudrait en particulier voir supprimer un point essentiel de la constitution interdisant tout membre de la société de publication du Daily de poser des questions relatives à la participation d'une personne au sein du journal, à la gestion du budget, l'embauche des employés du journal ou encore au type d'EDITORIAL publié par le journal. Ne voyez-vous pas ici un cas flagrant d'ingérence si l'on permet ce genre de manœuvre détournée?

Pour terminer, les autres points de la motion ont trait essentiellement au budget de la société de publication du Daily. En nous demandant de modifier notre constitution, passée au référendum en mars dernier et par la suite approuvée officiellement, afin d'inclure la possibilité pour les étudiants d'amener des questions référendaires, l'AEUM trouve un moyen détourné de contrôler notre budget en s'octroyant la possibilité de placer la question des subventions automatiques lors d'un prochain référendum. En limitant notre source de financement (constituée malgré tout à 80 % du revenu des publicités!) et en modifiant notre constitution, l'AEUM pourra alors encore plus facilement contrôler le fonctionnement du journal et une fois de plus, chercher à museler des opinions souvent contraires à ses agissements.

McGill Daily  
**FRANÇAIS**

Le McGill Daily français encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et illustrations dont les droits avaient auparavant été réservés, incluant les articles de CUP et de la PEQ). Les opinions exprimées dans ces pages ne reflètent pas nécessairement celles de l'Université McGill. L'équipe du Daily n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans ce journal. Imprimé par Payette et Simms inc.

Le Daily est membre fondateur de la Canadian University Press (CUP) et de la Presse étudiante du Québec (PEQ)

Imprimé sur du papier recyclé à 20 p. cent.

ISSN 1192-4608

### LE MCGILL DAILY FRANÇAIS

rédaction en chef

**Magali Boisier**

rédaction nouvelles

**Étienne Bienvenu**

rédaction culture

**Maude Laparé**

mise en page

**Étienne Bienvenu**

**Cédric Jouve**

**Loïc Bernard**

responsables internet

**Cédric Jouve**

**Nicolas Delerue**

correction

**Anne de Ravinel**

**Annabelle Tas**

**Mario-Christine Lalonde**

collaboration

**Frédéric Mérand**

**Jérôme Lussier**

**David Groison**

**Antoine Bédard**

**Karine Abadie**

**Natasha Cloutier**

**Nicolas Delerue**

**Tom Palmisano**

**Christophe Pelé**

dessinateur

**Michel Hellman**

**LE MCGILL DAILY**

coordination de la rédaction

**Sonia Verma**

gérance

**Marian Schrier**

assistance à la gérance

**Jo-Anne Pickel**

publicité

**Boris Shedov et Letty Matteo**

photocomposition et publicité

**Mark Brooker**

L'usage du masculin dans les pages du McGill Daily français vise à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire.

### RÉDACTION

3480 McTavish, bur. B-03,

Montréal, Québec, H3A 1X9.

(514) 398-6784/5

Télécopieur : 398-8318

### PUBLICITÉ

3480 McTavish, bur. B-07,

Montréal, Québec, H3A 1X9.

(514) 398-6790

Télécopieur : 398-8318

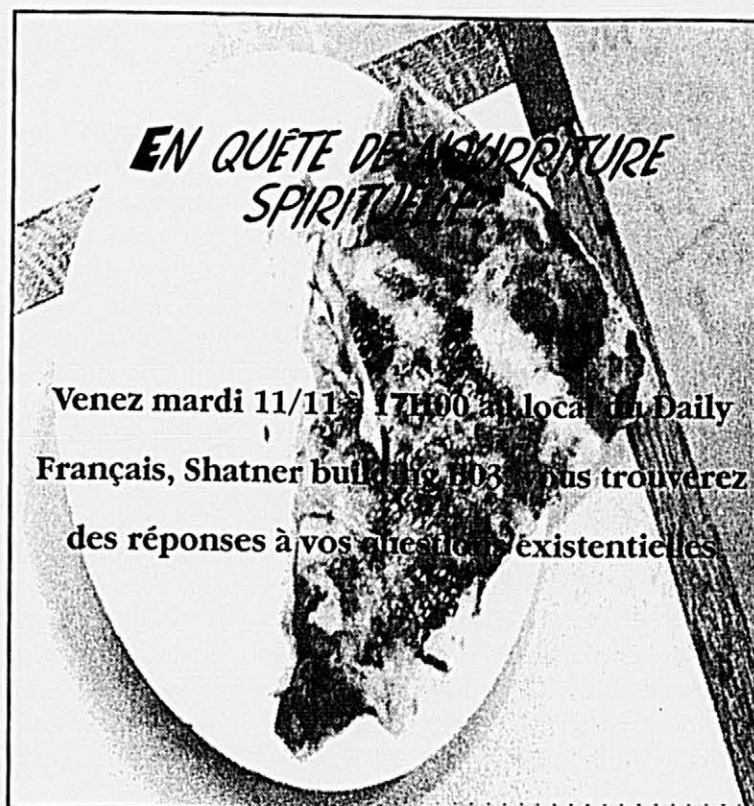
## Lettre de la commissaire francophone

VÉRONIQUE BESSENS

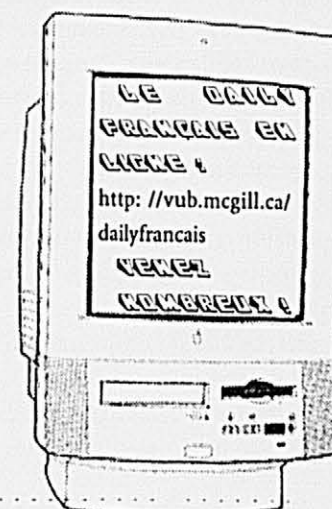
J'ai eu l'incroyable chance, moi aussi, de pénétrer dans l'univers kafkaïen de la politique McGilloise en assistant, jeudi dernier, à la réunion des « hauts fonctionnaires » qui gèrent le « Château Shatner ». Je peux vous dire que, comme l'équipe du Daily, je ne suis pas plus éclairée qu'avant quant au fonctionnement logique des réunions et procédures de l'AEUM... Quoi qu'il en soit, si l'on supprime le Daily, c'est le Daily français, seule voix de la communauté francophone de notre université, qui sera également bâillonné! En portant atteinte à la constitution du Daily, c'est la li-

berté d'expression des étudiants — votre voix!! — que l'on tente d'étouffer... Ce sont donc pour ces raisons que je soutiens le Daily et le Daily français dans toutes leurs démarches...

Je tiens également à signaler qu'il y aura une réunion mardi prochain, 16h30, au salon étudiant du Département de langue et littérature françaises: si vous voulez en savoir plus sur la situation du Daily français et, plus généralement, sur celle de la Francophonie à McGill (culture et politique), cette réunion est l'occasion de la faire... Venez vous exprimer!!!



Le Daily Français  
nouveau est arrivé!  
À consommer sans  
modération!





# La Censure de L'Immaculée Conception

## Une Tempête dans un verre d'eau

Fre

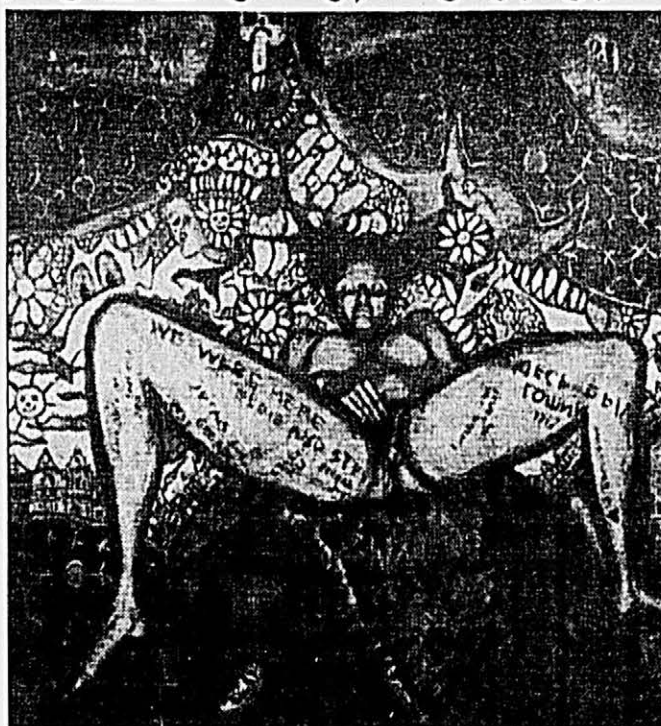
NATASHA CLOUTIER

Après une table ronde portant sur la censure en art au Petit Campus le 7 novembre dernier, la toile *Immaculée Conception* du peintre Nikolaï Kupriakov faisant l'objet d'une censure sera réintégrée dans l'exposition itinérante Pluralité '97-'98 qui s'est arrêtée récemment à la galerie Union-vie de Drummondville. Organisée par le Regroupement des Artistes en Arts Visuels (RAAV) et profitant de l'attention médiatique qu'a apporté la troisième censure de l'artiste, cette table ronde s'est déroulée dans une atmosphère détendue et avec un public modeste.

Le directeur de la galerie M. Normand Blanchette, un homme dans la trentaine, de toute évidence très mal à l'aise face à son geste, a fait preuve de bonne volonté ainsi que de courage en participant à ce débat pour y défendre sa position. Il a expliqué sa décision en s'appuyant sur les nombreuses œuvres censurées par le passé à sa galerie. « Oh, les problèmes s'en viennent ! » avait-il déclaré au premier coup d'œil sur le tableau comportant principalement une femme nue qui se masturbe. Ayant peur d'avoir des problèmes de la part de son conseil d'administration et du public drummondvillois, M. Blanchette, avait mis la toile à l'écart. Durant son discours, il ne s'est pas gêné pour invoquer à plusieurs reprises l'étroitesse d'esprit des gens en région. Il a aussi répété que son appréciation personnelle de la toile n'avait pas influencé sa décision. Il est à noter que cette même exposition s'est rendue en Abitibi-Témiscamingue et à Montréal avant d'arriver à Drummondville et ce, sans aucun bruit.

Nikolaï Kupriakov, ayant le droit de parole tout de suite après M. Blanchette assis également à côté de lui, a rétorqué qu'il associait la censure à un régime totalitaire et qu'au Canada on vivait dans un pays supposément démocratique : « C'est quoi l'origine de cette censure ? Peut-être que c'est la peur, la mentalité puritaine, peut-être c'est l'intolérance. ». L'artiste est déçu et dégoûté qu'il y ait des gens qui ne voient pas la différence de contenu entre l'art et la pornographie : « Ce genre de censure n'attaque pas le contenu d'une peinture, elle attaque des choses très superficielles puisqu'elle attaque la forme ». Au tout début de la séance, le public a visionné des diapositives connues de Bosch, Bruegel et Giger, contenant sexe et religion. Nikolaï a terminé en disant : « La chose que je ne tolère pas, c'est la mentalité de bigot ».

Ajoutant un peu d'information académique à la discussion, le professeur de droit à McGill M. Jean-François Gaudreault-DesBiens spécialisé dans les questions sur la liberté d'expression a expliqué la différence entre la conception populaire et la réalité juridique de la liberté d'expression : « Dans le concret, c'est loin d'être un droit absolu et ça ne comprend pas nécessairement le droit d'exposer des œuvres. ». Il a parlé aussi de l'« effet domino » de la censure en soulevant que M. Blanchette, se voyant lui-même censuré dans le cadre de son emploi, doit censurer à son tour. « J'ai l'impression que l'on présume les angoisses du public et que l'échantillon sur lequel on



*L'Immaculée Conception, la toile controversée du peintre Nikolaï Kupriakov*

se base pour décider de censurer une œuvre est assez peu substantiel. » dit-il en regardant M. Blanchette et plus tard qualifiant son geste de « lobotomie symbolique » du public.

C'est dans une atmosphère de réconciliation que le public du Petit Campus a applaudi le geste correct de M. Blanchette qui a annoncé, la gorge serrée, que *L'Immaculée Conception* serait accrochée dès le lendemain dans sa galerie. Le public, entraîné par cette décision spontanée, lui a présenté des signatures pour démontrer son appui, sachant qu'il pourrait en avoir besoin.

L'exposition Pluralité '97-'98 se poursuit jusqu'au 13 novembre 1997 à la galerie Union-vie de Drummondville au 175, rue Ringuet Drummondville et du 30 novembre au 11 janvier 1998 au Musée d'art de Mont-Saint-Hilaire, 150 rue du Centre civique.

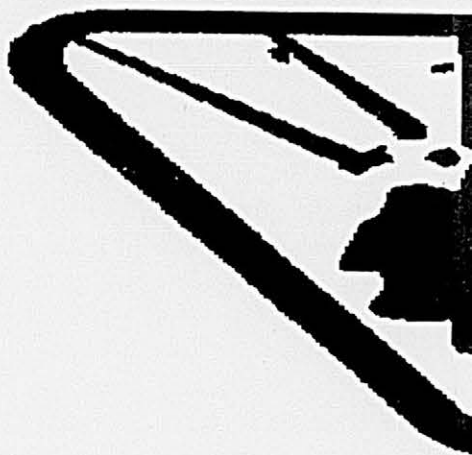
ANTOINE BÉDARD

« Ce qui est n'est pas clos, du point de vue le plus essentiel, ce qui est ouvert, est à être. »

Philosophie hermétique ou dadaïsme naïf, les paroles de la chanteuse Laetitia Sadier suscitent la réflexion chez certains et pour d'autres, elles ne sont qu'un prétexte à des mélodies vocales harmonieuses au rythme surprenant. Une chose est certaine, qu'elle chante en anglais ou en français, Laetitia tient un discours engagé qui remet en question le bien-fondé du capitalisme et prône l'anticonformisme.

Son groupe s'appelle Stereolab : il est né de la rencontre entre Laetitia et le britannique Tim Gane (ex-membre de la formation McCarthy), à Paris, en 1988. Il faut pourtant attendre 1991 pour découvrir Stereolab avec sa première chanson, « Super Electric ». On sent déjà que Stereolab a développé un son qui lui est propre : guitares répétitives, souffle constant de vieux orgues électroniques (Moog, Farfisa...) et bien sûr cette voix feutrée, cet accent français charmant qui deviendra la marque de commerce du groupe.

En six ans d'existence, Stereolab a été exemplaire en terme de productivité : sept



## La musique underground .....tue le silence

KARINE ABADIE

Présenté par l'étiquette Indica, la compilation *Inhale* met en vedette quinze groupes de la scène alternative underground, provenant de six pays différents. À l'écoute de cette compilation, on ne peut que se féliciter de l'initiative de cette compagnie de disques qui permet la découverte d'une musique authentique, aux rythmes fracassants, une musique à la force anarchique importante et qui fait constater que ce qui se fait dans les bas-fonds est d'une étonnante qualité.

Indica, c'est cette compagnie qui nous fit découvrir le groupe québécois Grim Skunk et l'album *Autumn Flowers : Rerolled*, considéré par beaucoup comme un des

meilleurs albums punks de l'année 1996. Basée à Montréal, cette étiquette indépendante fut créée pour « refléter la philosophie DIY (Do It Yourself) de la scène underground, » ainsi que pour faire la promotion de l'internationalisme musical. Avec *Inhale*, Indica produit un album où variété musicale, linguistique et culturelle se côtoient afin de présenter un produit assez éclectique.

En effet, avec des groupes provenant du Canada, de la France, de la Norvège, de l'Argentine, des États-Unis et de l'Australie, *Inhale* propose la rencontre de différents groupes qui ont tous quelque chose à dire. On y retrouve des groupes comme Grim Skunk, Voivod et Furnaceface, du Canada, Mass Hysteria et Lofofora, de la France, The Tubs, de la Norvège, et Todos Tus Muertos, d'Argentine.

C'est tout à fait varié, tant du côté de la provenance des groupes que des styles musicaux où le punk, le ska et le hardcore se trouvent aux côtés du métal expérimental et du ragga-métal. Le dénominateur commun reste le côté alternatif et marginal de cette musique. Il s'agit d'une musique qui n'a rien de calme ni de tranquille. Elle est agressive, a une vérité à gueuler et le fait en repoussant toutes limites artistiques.

Il est à noter que la plupart des groupes présents sur cette compilation font partie des plus importants groupes indépendants tels Voivod, Motorpsycho ou Todos Tus Muertos. *Inhale* n'est pas tant un album permettant la découverte de nouveaux talents, que l'occa-

sion de découvrir un ensemble de groupes solidement établis dans les circuits underground.

La plupart des pièces présentes sur *Inhale* sont inédites. On retrouve cependant quelques pièces déjà endisquées dont « Le trou du con » de Lofofora et « The Nerve Tattoo » de Motorpsycho. Il y a aussi quelques pièces enregistrées « live » telles « Nuclear War » de Voivod, enregistrée à Berlin et « Donnez-vous la peine » de Mass Hysteria, enregistrée aux Foufounes Électriques de Montréal. On peut aussi noter l'excellente version acoustique de la pièce « Yeah » du groupe norvégien The Tubs. Dans l'ensemble, les pièces sont donc des versions inédites ou des interprétations nouvelles, ce qui apporte

un intérêt supplémentaire.

Avec *Inhale*, Indica compilation internationale est très intéressante en qualité de la musique des groupes ont déjà leur actif ou figurent dans des compilations. Il ne s'agit pas de petits groupes obscurs mais pour l'occasion, mais pendant figurant parmi les meilleurs au monde. que l'expérience se renouvelle telle compilation permet de l'ombre ceux qui chassent le monde. Bruyamment ainsi le monde les entendons-le, les écouter.



Entrevue avec Laetitia Sadier

# nch Disko



PHOTO : JEAN CLAUDE DHEN

## STEREOLAB

Laetitia a pu découvrir une scène musicale très hétérogène en pleine effervescence.

Pour la première fois, Stereolab s'inspire d'artistes actuels : les rythmes techno se mêlent à leur nostalgie, se situant entre la musique de film des années soixante et l'électropop des années soixante-dix.

L.S. - On écoute de la drum'n'bass avec grand plaisir. La drum'n'bass, ce n'est pas rien qu'une base qui attend d'être construite, qui attend de recevoir des murs, un toit... un chauffage central, avec une petite piscine dans le jardin ! ( rires ) En fait, j'aime bien quand la musique est inqualifiable et qu'il s'agit tout simplement de l'oeuvre d'un artiste inspiré.

L'inspiration, Stereolab n'en a jamais manqué : un nouvel album est déjà prévu pour l'an prochain, la

continuation logique de *Dots and Loops* avec cette tendance techno. Il n'est pas question non plus pour Laetitia d'abandonner le bilinguisme qui fait de Stereolab un des seuls groupes connus internationalement et s'exprimant en français. La question est alors de savoir comment le groupe parvient à faire le tour du monde chaque année, à composer sans cesse et à offrir chaque fois un produit de qualité ? Il ne peut s'agir que d'un exploit.

C'est d'ailleurs un sentiment d'accomplissement que l'on pouvait lire sur le visage de Laetitia à la fin de leur concert au Cabaret :

L.S. - ( à la foule ) Ça fait plaisir de s'adresser à un public qui s'exprime en anglais ainsi qu'en... français ! ( applaudissements explosifs ! ) C'est rare, c'est même très rare. En fait... c'est unique !

Vraisemblablement, le public français n'est pas d'accord, puisque Stereolab n'a jamais reçu d'accueil chaleureux en France. La culture pop française serait-elle pas trop conservatrice ?

L.S. - En France, il y a un énorme problème - c'est terrible de parler des problèmes en premier ! Tu me dis « culture pop française » et il n'y a qu'un mot qui me vienne à l'esprit : problème ! C'est que les gens n'ont pas compris : plutôt que de développer leur créativité ou d'échanger des idées, ils dépensent beaucoup d'énergie à se haïr entre eux. Et ils se jugent les uns les autres et perdent leur ouverture d'esprit. En Angleterre, c'est différent. Les

goûts sont plus variés : tu peux écouter de la pop toute tranquille et aussi aimer de la musique plus brutale ou de la jungle...

Finalement, comment as-tu vécu l'impopularité de Stereolab dans ton propre pays ?

L.S. - Au début, ça fait mal parce que c'est une forme de rejet. Pour les Français, j'étais un objet sur lequel on pouvait projeter toute sa haine, son angoisse et ses insécurités. Je pense que les Français ont un malaise profond vis-à-vis du fait qu'ils sont Français. C'est un malaise que je n'ai jamais vu ailleurs.

Il n'est donc pas étonnant que le groupe se soit installé à Londres : y habitant depuis maintenant huit ans,

## Le ventre ( creux ) du théâtre.

DAVID GROISON

« Le Nombril du monde » est un brouillon. Comme dans tout brouillon, il y a dans cette pièce beaucoup d'idées inabouties, d'esquisses de personnages, de répliques cinglantes posées là sans raison, en attente d'un contexte, de réflexions à étoffer... Mais il n'y a dans cette pièce aucune structure, aucun propos. Des bouts, des extraits. Mais rien de réellement abouti.

Yves Desagnés, depuis vingt ans comédien de théâtre et de télévision, a voulu avec « Le Nombril du Monde » rendre hommage aux comédiens, aux auteurs, aux machinistes, aux accessoiristes, à tous ceux qui font, soir après soir, naître un spectacle. Il nous propose donc de suivre pendant deux heures trente les coulisses d'une pièce de théâtre, le soir de la dernière.

Tous sont là : l'acteur vieillissant aux désopilants trous de mémoire, l'actrice déchue parlant haut et fort pour revivre sa gloire ancienne, la mère du jeune premier ne comprenant rien à l'art dit « moderne », l'auteur vaniteux, fier de sa réussite à Paris, le metteur en scène raté au bord du sui-

cide, le critique sadique, le relationniste de presse débordé et tous les autres personnages de comédie déjà vus, revus et re-revus. Les comédiens sont tous très bons. Mais ce ne sont pas des personnages qu'ils ont à interpréter, ce sont des caricatures, attendues et sans surprise.

On supporte les personnages légers lorsque le rire est au rendez-vous. Il y a d'ailleurs, dans « Le Nombril du Monde » quelques répliques très drôles ( « Mes parents étaient tellement saouls que jusqu'à l'âge de douze ans, ils ont cru que j'étais le fils du voisin » ). Elles sont trop rares cependant, pour empêcher l'ennui de poindre. Car la pièce n'est pas une comédie. Ni une tragédie. Elle oscille entre les deux. Mais comment pleurer lorsque les personnages ne sont que des pantins ? Et comment rire lorsque chaque gag se voit désamorcé la seconde suivante par une pseudo-scène d'émotion ?

Car s'il n'y a pas de personnages dans « Le Nombril du Monde », il n'y a pas d'intrigue non plus : à peine quelques idées, quelques pistes, des chemins sur lesquels Yves Desagnés fait quelques pas sans oser pourtant s'aventurer. La mère du jeune premier arrive en coulisses : l'histoire sera donc celle d'un regard naïf

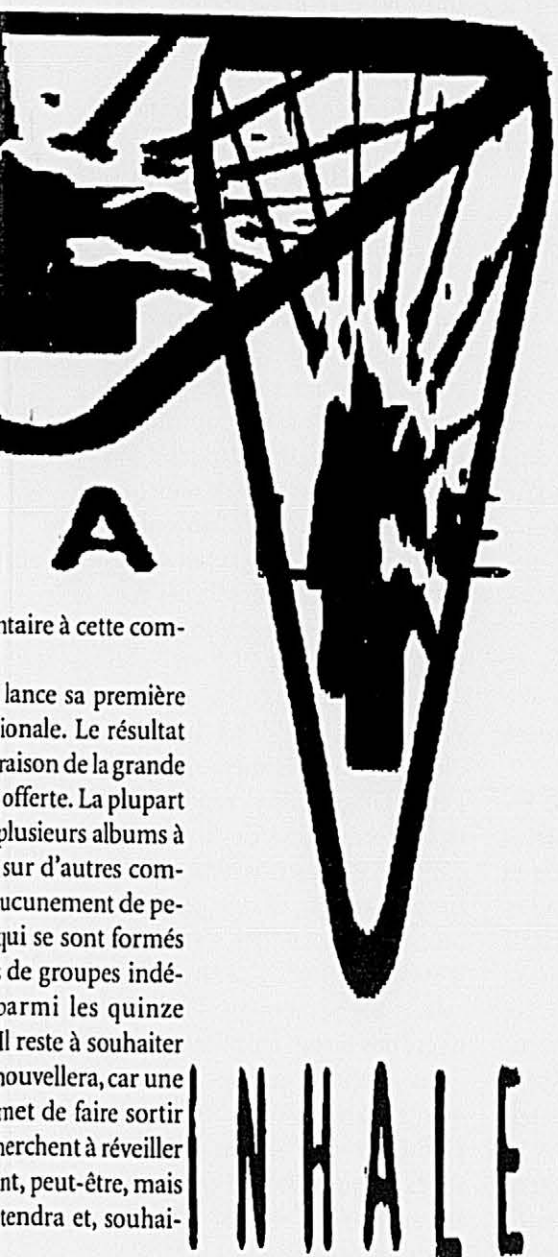
posé sur un monde rempli de codes et de conventions ? Non, elle n'aura, ici ou là, que quelques scènes ( les meilleures d'ailleurs... ), se contentant le reste du temps d'errer entre deux portes. L'ami du jeune premier est mort. Leur relation était ambiguë... La pièce parlera-t-elle alors du Sida, la maladie de cette fin de siècle ? Non, on ne l'évoquera qu'un instant, quelques secondes avant la fin, histoire de clouer le spectateur sur son siège... On retrouve le corps du méchant critique pendu au dessus de la scène. L'intrigue sera-t-elle donc policière ? Non, non... On ne s'inquiète du sort du pauvre bougre qu'épisodiquement, sans vraiment chercher à comprendre... Des bouts d'histoire se succèdent, ( la directrice accouche, le machiniste déclare sa flamme, la costumière se fait quitter... ), sans que n'existent entre eux le moindre lien. Et sans que cette juxtaposition fasse naître en nous le moindre intérêt.

L'idée était de faire découvrir au spectateur néophyte l'envers du décor. Les petites joies et les petits tracas du quotidien. Pour nous montrer qu'il y a, chez les hommes et les femmes de théâtre, du mesquin, du quotidien, du sublime et du tragique, comme chez nous tous. Mais, la démonstration ( dont l'utilité est discutable ) est lourde et rarement digne d'intérêt. « Le Nombril du Monde » est donc une pièce que l'on peut éviter cette saison.

« Le Nombril du monde »  
Au Théâtre Jean-Duceppe  
Jusqu'au 6 décembre 1997



Photo : François Brunelle





En  
(tre)vueLa Diva.  
aux pieds nus

Natalie Choquette

MAGALI BOISIER

Natalie Choquette était à l'affiche le 2 novembre dernier à la Place des Arts en compagnie de Charles Dutoit et de l'orchestre symphonique de Montréal pour présenter une nouvelle version de son spectacle fétiche : *La Diva*. Revampée en vue d'une diffusion télévisée, cette mise en scène lyrique avait déjà apporté à sa créatrice une reconnaissance internationale et un franc succès auprès des critiques et du public. Le *McGill Daily français* est allé à la rencontre de cette Diva pas tout à fait comme les autres.

De l'autre côté de la rue, je regardais ce large édifice à deux étages avec le pressentiment d'un grand moment. Dans quelques instants, j'allais rencontrer *La Diva*. Les hauts murs blancs, les grandes fenêtres et l'escalier bien droit face à l'entrée, tout collait à l'image de l'artiste à la voix dorée protégée dans sa tour d'ivoire...

La porte s'ouvre et Natalie me fait signe d'entrer en souriant. Le téléphone calé au creux de l'épaule, elle tient d'une main un torchon de cuisine et de l'autre un beau bébé qui me regarde avec de grands yeux

intrigués. L'entrée, étroite, est jalonnée d'une impressionnante collection de souliers. Comme dans toute bonne maison montréalaise, les chaussures s'arrêtent ici sur le palier. En s'interrompant quelques instants, elle s'excuse, m'indique du menton le placard à manteaux et prend doucement congé de son

*« J'ai horreur d'être esclave de quoi que ce soit. Il me faut de l'aisance, de la liberté »*

invisible interlocuteur. Quelque peu décontenancée par cette vision en chaussons blancs si ordinairement accueillante, j'accroche mon vêtement. Du fond du couloir, Natalie m'explique qu'elle était en train de cuisiner avec son bébé. Elle n'en a que pour quelques instants.

Les jambes repliées, installée sur le canapé à mes côtés, Natalie me sourit comme elle sourit à la vie. Ce petit bout de femme, naturelle et belle, est visiblement épanouie. Pourtant, au risque de s'y méprendre, cette mère attentive n'est pas femme au foyer. Natalie Choquette est chanteuse d'opéra, classique.... enfin presque. Elle sillonne le monde pour présenter le spectacle qui a fait son succès. Créée il y a trois ans, *La Diva* est l'image farfelue et

tendrement critique des grandes vedettes du chant, les divas. Archétype fictif, condensé en perpétuel remaniement, la Diva n'est aucune et toutes les sopranos à la fois. Sur fond d'extraits d'opéras célèbres, Natalie Choquette se moque « avec tendresse et un grand respect », précise-t-elle, des extravagances, caprices, chagrins dramatiques et gourmandises de ces personnalités hors du commun.

Mais, si notre Diva n'a pas peur de se prendre pour d'autres, elle-même ne se considère jamais avec sérieux. Pédalant les genoux au menton sur un tricycle d'enfant, elle évolue sur la scène de l'orchestre symphonique de Montréal en tutu blanc. Voilà une façon peu orthodoxe de présenter l'art lyrique. Pourtant, c'est au même instant que la soprano atteint la perfection de son art. Sa voix est riche et assurée, son timbre clair et audacieux. Alors, cantatrice ou comédienne ? « Je suis une comédienne qui chante » tranche la soprano sur son canapé. « Je suis de formation classique mais la comédienne en moi est très instinctive et naturelle. *La Diva*, explique Natalie, c'est la petite fille en moi », celle qui faisait des spectacles pour changer l'atmosphère des réceptions diplomatiques coincées de son enfance.

Natalie Choquette n'a qu'une envie, c'est d'enfin démystifier l'art lyrique et de venir à bout de l'ambiance guindée des récitals classiques. « Il faut débarrasser la musique de son carcan, explique-t-elle avec beaucoup de sérieux. Les gens ne vont plus à l'opéra parce qu'ils s'ennuient. » Ainsi, Natalie s'arme d'humour et utilise son talent de comédienne pour amener la musique à la portée de tous ces gens qui, selon elle, ne demandent pas mieux que d'apprendre. « Les gens ne vont pas à



l'opéra parce qu'ils ont peur de ne pas savoir suivre l'étiquette, » s'enflamme la soprano qui rêve d'un opéra plus humain. « Ils pensent que cet art est élitiste et donc qu'il n'est pas pour eux. Alors, l'humour, pour moi, c'est une manière de leur rendre cet art accessible et d'éduquer tout en amusant. Le rire est une thérapie fantastique parce qu'il me permet de recréer la communication qui n'existe plus dans les grands opéras. Rire détend les gens et les rend plus réceptifs à la musique, » m'assure Natalie,

*« Si je suis heureuse, je peux répandre la joie autour de moi »*

qui reconnaît par ailleurs qu'elle se complique ainsi la tâche. « C'est vrai que je dois être doublement parfaite. Je dois assurer une excellente performance lyrique et ne pas me laisser distraire par le rire des gens, mais je dois être prête à rendre n'importe quelle situation cocasse. La réaction du public est pour moi une partie intégrante de mon spectacle. Il faut toujours être à l'écoute. L'enjeu est tellement important, et c'est pour cela que je suis comédienne et chanteuse à 100 % ».

En Italienne exubérante ou kimono brodé, Natalie vulgarise pour mieux enseigner. Mais si elle fait de l'opéra une comédie, c'est aussi parce que les récitals lyriques classiques n'ont pas su lui apporter, à elle non plus, les frissons des grandes émotions. « Quand je chante, j'ai toutes sortes d'images qui me passent par la tête. Et l'opéra dans sa forme classique ne me permettait pas d'exprimer toutes mes émotions. Quand on est chanteur

d'opéra, il faut s'en tenir à l'image du personnage, à la musique. Moi, parce que j'ai le sens du théâtre, je pensais à tout ce que je pourrais faire en plus pour faire de la musique une atmosphère de fête. » Égoïste, oui, dans un certain sens, avoue la soprano. « Si je suis heureuse, je peux répandre de la joie autour de moi. Alors *La Diva* c'est pour répandre la piqure de l'opéra, mais aussi pour ne pas mourir d'ennui. » Ainsi, Natalie s'amuse, improvise et présente des personnages colorés libres de toute mise en scène figée.

En vérité, si elle même ne se reconnaît pas outre mesure dans *La Diva*, Natalie crée malgré tout des personnages à son image. Celle d'une femme libérée et sûre d'elle. Féministe jalouse de son indépendance, créatrice en puissance, comédienne-née, Natalie Choquette a horreur d'être mise en boîte. « Je ne supporte pas les habits serrés, les contraintes. J'ai horreur d'être esclave de quoi que ce soit. Il me faut de l'aisance, de la liberté. » Caprice de star, notre cantatrice ne deviendrait-elle pas elle-même le personnage dont elle se moque si bien ?

« Je ne pense pas. J'ai surtout voulu donner dans *La Diva* l'image d'une femme qui gagne. J'étais fatiguée de la représentation stéréotypée de la femme dans les opéras classiques : victime, martyre, déesse ou pute. Moi, ce que je voulais, c'était une femme positive. Et *La Diva*, c'est cela. » Un personnage humain, libéré des carcans modernes, qui nous explique par ses facéties que la vraie vie est dans la simplicité. Et ce n'est pas la petite soprano qui dirait le contraire. Ses spectacles, elle les présente pieds nus.





# Anastasia est-t-elle vraiment disparue le 11 novembre 1918 ?

NICOLAS DELERUE

La censure a été utilisée massivement durant la première guerre mondiale par les différents belligérants. Depuis la fin des grands conflits militaires, les gouvernements démocratiques ne pratiquent plus officiellement la censure. Pourtant, certains faits récents permettent de se demander si la liberté de la presse est vraiment totale...

La première guerre mondiale a été le premier conflit militaire total. Les gouvernements avaient besoin du soutien de l'opinion publique et pour conserver le moral de sa population, affirmaient que la guerre allait bientôt déboucher sur la victoire. Afin de ne pas voir cet effort réduit à néant, certaines nouvelles du front ne devaient pas être diffusées. De nombreux journaux paraissent alors avec des colonnes restées blanches : celles qui contenaient les articles censurés à la dernière minute par les autorités militaires. En France, le *Canard enchaîné*, hebdomadaire satirique créé en 1915, subit lui aussi la censure et il la symbolise par une Anastasia, vieille femme vêtue de noir qui aime faire des trous blancs dans les journaux ! L'idée est vite reprise et Anastasia devient un symbole de la censure. Avec l'armistice du 11 novembre 1918, la commission militaire de censure est supprimée, mais pas la censure...

Fallait-il détruire la littérature nazie à la chute du III<sup>ème</sup> Reich ?

Les grands conflits militaires de ce siècle (Guerres Mondiales, guerres de libération nationale, Viêt-nam, guerre du Golfe...) ont tous apportés leur vague de censure; une censure officielle dont étaient informés les

lecteurs. Mais d'autres formes de censure plus discrètes ont été pratiquées : dès la fin du second conflit mondial, les occupants de l'Allemagne se sont retrouvés confrontés au problème des ouvrages nazis qui avaient été achetés par les bibliothèques.

Devait-on les pilonner ou les conserver tels quels ? Après de longs débats, les ouvra-

De nombreux groupes de pression tentent aussi d'imposer certaines formes de censure.

Mais les états ne sont pas les seuls à pratiquer la censure : de nombreux particuliers ou groupes de pressions agissent afin d'imposer leurs vues. Ainsi dans le Manitoba, se-

nouvelle politique d'acquisition dans les bibliothèques (Anne Frank, Vercors et Karl Marx étant remplacés par Pétain, Hitler et autres anciens membres des sections SS) et une « révision » des subventions municipales. Ainsi certains journaux de quartiers destinés à une population majoritairement immigrée ont perdu leur subvention et ont donc dû cesser de paraître. Cette situation a certes provoqué une certaine indignation (imaginez un peu l'agitation qui secouerait McGill si l'AEUM décidait de faire supprimer les subventions d'un journal ayant des vues politiques différentes), mais les faits sont là, les associations ont dû fermer et les journaux ne paraissent plus.

Toutefois, il faut être prudent avant de dénoncer la censure, car si certains s'y opposent au nom de la liberté d'expression (confirmée aux Etats-Unis par le 1<sup>er</sup> Amendement), d'autres réclament l'interdiction des publications racistes, sexistes, révisionnistes, etc pour « protéger » les lecteurs contre ces littératures dangereuses.

Entre ces deux extrêmes n'est-il pas préférable de considérer le lecteur comme une personne responsable qui, à partir du moment où il a accès à de nombreuses sources d'informations sera capable de se faire sa propre opinion ? Le tout est de veiller au respect de la pluralité des sources d'informations...

Références Bibliographiques :

"Newsletter on intellectual freedom, n°6 vol XLV, septembre 1996"

"Bulletin d'information de l'association des bibliothécaires Français 2<sup>e</sup> trimestre 1997"



ges en question furent retirés de la circulation mais conservés pour permettre des études historiques.

Peu de temps après, Soviétiques et Américain commencèrent à ne plus s'entendre et avec les débuts de la guerre froide une nouvelle censure fut mise en place : oser parler des bienfaits américains était, à Moscou, un bon moyen de gagner un billet de train pour la Sibérie, et à l'inverse dans les nations dites « occidentales », la liste noire de McCarthy et l'interdiction du DKP (Parti Communiste Allemand) incitèrent les gens à être prudents lorsqu'il s'agissait du communisme. Auto-censure !

Big-Bang or cette théorie est contraire à celle de la création évoquée dans la bible.

La situation devient pire encore quand un groupement idéologique accède au pouvoir politique ou financier, car un journal et les journalistes ont besoin d'argent pour vivre. Ecrire un article contraire aux idéaux de la compagnie propriétaire du journal peut coûter son emploi à un journaliste... Les pouvoirs publics tentent parfois aussi d'influer ou de manipuler l'information. Il y a deux ans, à l'occasion d'élections municipales en France, trois villes ont élu un maire d'extrême droite. Peu de temps après, ces trois maires ont décidés de « faire du nettoyage » dans leurs villes. Il s'en est suivi une



La nouvelle revue **Ad Hoc** est à la recherche de collaborateurs: auteurs, essayistes, dessinateurs, bédéistes et caricaturistes. Faites parvenir vos productions à:

Ad Hoc  
83, rue Martin  
Mont-Saint-Hilaire, Québec  
J3H 3J3  
d144454@er.uqam.ca  
fax: 464-8036

## daily classifieds

Ads may be placed through the Daily Business Office, Room B-07, University Centre, 9h00-14h00. Deadline is 14h00, two working days prior to publication. McGill Students & Staff (with valid ID): \$4.65 per day, 3 or more consecutive days, \$4.10 per day. General Public: \$5.90 per day, or \$4.95 per day for 3 or more consecutive days. Extra charges may apply, prices include applicable GST or PST. Full payment should accompany your advertising order and may be made in cash or by personal cheque (for amounts over \$20 only). For more information, please visit our office or call 398-6790. WE CANNOT TAKE CLASSIFIED ADS OVER THE PHONE. PLEASE CHECK YOUR AD CAREFULLY WHEN IT APPEARS IN THE PAPER. The Daily assumes no financial responsibility for errors, or damages due to errors. Ad will re-appear free of charge upon request if information is incorrect due to our error. The Daily reserves the right not to print any classified ad.

## HELP WANTED

**Subjects Needed:** Women studying at McGill for next 2 years to participate in Research study on "Persistent Human Papilloma Virus." Virus is linked with development of cervical cancer in some women. Financial incentive offered. For info, call: Gail Kelsall, Research Nurse, 398-2915/6926 e-mail: gailk@oncology.lan.mcgill.ca.

**Earn \$100-\$200/day** Master School of Bartending - bartending & table service. Complete placement agency. Leaders in the hospitality industry for 15 yrs. McGill rate 849-2828. WWW.BARTENDING.COM

**Christmas Gift Wrappers**  
Creative customer service oriented individuals, locations: Downtown Toronto, Mississauga. Managers to \$8.25/hour+ bonuses. Wrappers to \$7.15/hour. Full/Part time, December 1-24. 416-536-5578.

## WORDPROCESSING/TYPING

**Success To All Students**  
WordPerfect 5.1 Microsoft 97/lazer Term papers, resumes, applications, transcription of tapes. Editing of grammar. 29 years experience. \$1.50/D.S.P. 7 Days/week. On Campus/Peel/ Sherbrooke. Paulette 288-9638

## MUSICIANS

**Singers wanted.**  
Bass-Baritone. Shaare Zion Synagogue choir. Possible openings for sopranos, altos and tenors. 481-5737.

**LE DAILY 1911**  
publicité 398-6790



# Cours de langue anglaise

décembre 97

Conversation (huit niveaux).....190 \$  
Préparation à l'épreuve TOEFL.....190 \$  
Préparation à l'examen du CELDT.....235 \$  
Frais d'inscription (non remboursables).....15 \$

Jours: Du lundi au vendredi  
Heures: De 10 h à 14 h (40 heures)  
Dates: Du 1er décembre au 12 décembre  
Inscription, règlement et test de classement en personne avant le 26 novembre.  
Du lundi au vendredi de 15 h à 16 h 30.

Règlement par chèque visé ou mandat à l'ordre de l'Université Concordia ou encore Visa, MasterCard ou carte de débit. Les chèques personnels et l'argent ne sont plus acceptés.

Renseignements: 848-3608 / 3609 / 3614  
1600, rue Ste-Catherine ouest  
Montréal (Québec) H3H 2S7  
(Métro Guy-Concordia sortie Guy)



Centre de l'éducation permanente

On vous prépare pour le monde

LE DAILY

publicité  
398-6790

DEPUIS  
1911

The McGill Daily ALLIANCE WEEKEND GROOVE ekut  
invite you and a guest to



wesley snipes nastassja kinski kyle macclachlan ming-na wen and robert downey jr. It was just one night that changed everything.



FROM THE DIRECTOR OF "LEAVING LAS VEGAS"



NEW LINE CINEMA



À l'affiche  
vendredi le 14 novembre.

## Style de vie sans lunettes

Laser Excimer "sans contact", PRK, Lasik

Myopie - Astigmatisme - Hypermétropie  
Verres de contact gênants

INSTITUT LASER ULTRAVISION  
pour gens de carrière: Forces armées, pilotes, RCMP,  
contrôleurs aériens, pompiers, policiers, athlètes.

Directeur médical

Dr Marvin L. Kwikko

Ancien président, Comité consultatif sur le  
Laser Excimer pour Santé et Bien-être Canada.  
5591, Côte-des-Neiges, Mt, Qc, Canada  
1(514)735-1133 1-800-20LASER

## Société de Publications du Daily

Assemblée Générale Annuelle  
(AGA) Mardi le 2 Décembre, 1997  
16h00 à 18h00  
Pavillon Étudiant 3480 McTavish  
(Shatner B9/B10)

L'élection des directeurs de la  
Société de Publications du Daily  
pour 1998-99  
(Conseil d'Administration)  
prendra place à l'AGA

Soumission de candidature: du  
12 novembre au 25 novembre.

Les formulaires de candidature seront  
disponibles dans les bureaux du  
McGill Daily (Local B07 et B03) du  
12 novembre au 25 novembre.

Les Candidats seront dévoilés entre le  
25 novembre et le 2 décembre.

Pour plus d'informations, contactez  
Suzanne Williams

(Directrice Générale des Élections)  
Société de Publications du Daily,  
au 398-6790 ou 398-6784

LE DAILY



Référendum sur la garderie



Élections pour étudiant(e)s en première année

Impliquez-Vous!

les 11-12-13 novembre

Bronfman, Leacock, Redpath, Shatner et Stewart : 10h-17h  
McConnell : 10h-17h30 BMH et RVC : 10h-18h30